

Ce soir encore, la face ouest de l'Aconcagua rougeoie au soleil couchant, tel un feu, et illumine toute la petite vallée glaciaire où se trouve le camp de base de « Plaza de Mulas ». Chaque soir



depuis trois jours, je contemple cet « Aconcagua on fire » sans m'en lasser. Les guides nous ont exposé cet après-midi, pendant deux heures, les possibilités d'ascension en fonction des fenêtres météo. Le choix final se fera là-haut... La tension est perceptible à cet instant ; demain, nous débutons l'ascension proprement dite. Chacun s'est concentré pour préparer son sac et ses affaires. Pour certains, le choix est plus facile car ils ont opté pour un porteur. Je respecte les choix et envies de chacun

mais j'ai choisi d'assurer mon portage seul ; cela me coûtera peut-être l'ascension... mais je trouve que l'on est déjà beaucoup aidé par les guides et, ne pas porter mes affaires et la nourriture ne serait pas très sportif à mon sens...

Je suis anxieux en allant me coucher. Autant, je n'ai guère de doute sur mon équipement ou mes capacités à porter mon sac, autant, je ne sais pas trop comment je vais m'adapter à l'altitude. Il y a deux jours, lorsque nous avons assuré le portage du camp de base au camp 1, « Plaza de Canada » à 5 000 m, j'ai eu un mal de tête incroyable. Les guides me disent que c'est normal ; il faut bien s'hydrater et bien manger, mais je n'arrête pas de boire, presque 6 litres d'eau par jour.

Ça y est, Heber, notre guide principal, donne le départ. Il prend la tête du groupe et règle la cadence de marche. Comme d'habitude, je me place en arrière car j'aime bien avoir un peu d'espace devant moi pour marcher sereinement et ne pas avoir mon champ de vision réduit au seul sac de mon prédécesseur. Le petit groupe évolue ainsi lentement et s'élève au-dessus du camp de base en zigzag. Pendant la marche, je prends soin de bien m'hydrater et mange régulièrement des



fruits secs que j'ai placés dans les poches de ma veste. Nous ferons deux petites pauses durant ces quatre heures de montée. Comme à l'habitude depuis plusieurs jours, le sommet de l'Aconcagua nous domine, mais aujourd'hui ses aspects sont plus lugubres. Le plafond nuageux est très bas et

une neige très fine, dispersée par l'habituel vent de la région, nous gifle le visage. Heureusement, le camp approche, mais le repos n'est pas encore garanti car il faut monter la tente. Adam, mon colocataire, et moi débutons ensemble cet exercice assez fastidieux. Le moindre petit effort nécessite quelques instants pour reprendre son souffle. Le montage d'une telle tente dans des conditions normales prendrait éventuellement 10-15 minutes, mais à 5 000 m, c'est deux à trois fois plus... puis il faut s'installer et le pire de tout, c'est de gonfler son matelas. C'est peut-être un matelas ultra-light, ultra moderne, ultra tout ce que l'on veut, mais le gonflage s'avère de plus en plus dur au fur et à mesure que l'on monte et il me semble bien avoir dormi plusieurs fois en sentant les cailloux, notamment lors des deux nuits à 6 000m. La nuit au camp 1 est très froide, mais je dors bien. Juste avant de m'endormir, j'ai pu admirer un magnifique coucher de soleil, où chaque photo en appelle une autre et semble plus belle que la précédente.



Deuxième journée dans les camps d'altitude, nous devons rallier le camp 1 au camp 2 « Nido de Condores » à 5 500 m ; c'est une des plus éprouvantes. En effet, aujourd'hui, je porte mes affaires plus la nourriture que nous étions venus déposer lors de la journée de portage. Mon sac avoisine les 18 kilos. De plus, un vent glacial descend du col où se trouve le camp 2, et nous refoule vers le bas. Le vent est comme une drogue, il nous isole dans un repli intérieur ; la bouche et le visage en partie couverts, personne ne prononce un mot. Durant les temps de marche, le froid éolien est supportable mais lors des courtes pauses, il s'infiltré partout et nous glace. Une petite tasse de thé, un biscuit et je replace le sac sur mon dos. Je fatigue, je le sens..., le camp approche. Il nous aura fallu presque 5 heures de marche lente pour atteindre ce col. La tente montée, mes affaires déballées, je rejoins les guides partis récolter de la neige pour faire de l'eau. Ma tête cogne mais je les aide tout de même à remplir et à porter les sacs jusqu'à l'abri, un petit dôme permanent installé au camp. Des huit grimpeurs, je suis le seul ici ; les autres étant restés allongés dans leur tente. Nous sommes donc quatre sous cet abri sommaire dans lequel le vent s'engouffre, et le « maté », boisson traditionnelle de l'Argentine, circule entre nous. Doucement, doucement, mon

mal de tête s'estompe et j'échange avec mes trois sympathiques guides argentins, en espagnol ou en anglais lorsqu'il me manque les mots. La question qui finit par arriver est, bien sûr le pourquoi de l'ascension. Pour ma part, je ne cherche pas à réaliser les « seven summits » ou tout autre challenge ; j'aime simplement évoluer dans cet environnement montagnard où chaque point de vue est différent, et découvrir les hommes qui y vivent. Demain sera une journée de repos.

Repos ne signifie pas rester coucher dans sa tente, à lire ou à se reposer. Il faut bouger sans trop forcer pour faciliter l'acclimatation. Nous marchons donc sur ce plateau sur les contreforts de l'Aconcagua et profitons de cette balade pour rapporter au campement de l'eau puisée dans une petite lagune formée par la fonte des neiges. Je suis émerveillé par ce panorama splendide que je ne cesse de contempler ; les glaciers serpentent entre les sommets et se perdent dans les vallées. L'environnement est rocailleux, et sur ce plateau on devine très bien que les pierres ne sont pas sculptées par l'érosion mais bien par le vent. Comme prévu, le vent a faibli aujourd'hui ; il devrait forcer dans trois jours à notre retour du sommet.



Nous partons légers ce matin pour rejoindre le camp 3 de « Colera » à 6 000m. En effet, je n'ai dans mon sac que mon matériel ainsi que la nourriture pour le soir et la journée de l'ascension. Nous ne resterons à « Colera » que la veille et au retour de l'ascension. Le camp se trouve derrière des roches noires. Il nous faudra 5 heures pour l'atteindre. La marche est de plus en plus lente sur cette sente très raide zigzaguant à flanc de montagne. Le souffle est court et chaque inspiration en appelle rapidement une autre par manque d'oxygène. Nous effectuons une pause au niveau de l'ancien camp 3, le camp Berlin. Le plus éprouvant est fait. D'ici, une longue traversée nous



conduit sous un étroit passage rocheux équipé d'une main courante qui nous mène directement au petit col où est installé le camp « Colera », qui porte bien son nom. En effet, bien que la journée ne soit pas très venteuse, le vent n'a de cesse de souffler ici et une fois le soleil parti, les températures descendent très vite et très bas. Ce soir, le

dîner est tôt. Il faut se coucher rapidement même si le sommeil n'est pas vraiment là, car l'excitation du lendemain, elle, est bien présente. Je finis enfin par m'endormir profondément vers les 22h00.

Un appel se fait au dehors, il est 3h30... Il faut se lever et commencer à s'habiller. Tout en faisant cela, je grignote des biscuits et bois lentement mon thermos de thé préparé la veille. Dans l'étroitesse de la tente à deux, avec les duvets volumineux, ce n'est vraiment pas facile de s'équiper. Mon thermos vide, je me prépare un deuxième thé et continue à manger des biscuits même si l'appétit n'y est pas. Ils m'écoeurent un peu, ces biscuits d'ailleurs, mais il faut se forcer, ce sont les effets de l'altitude. 5h00 approche et le départ s'annonce. Mon sac est prêt mais je n'arrive pas à nouer correctement mes chaussures et à ajuster mon pantalon avec mes doigts gourds seulement protégés par des petits gants légers. Heber annonce le départ et nous encourage « Guys, this is the day... ». Je l'entends à peine car je continue à galérer, cette fois-ci avec mes moufles pour ajuster les dragonnes de mes bâtons. Le groupe part et tout en marchant, j'enfile ma frontale. Elle est volontairement desserrée pour éviter de créer une pression trop importante sur ma tête, et ainsi de provoquer une migraine. Du coup, mon bonnet et ma cagoule me viennent devant les yeux. Cela m'énerve. Je finis par retirer la frontale et je marche grâce aux luminosités des lampes des personnes qui me précèdent et me succèdent. Dans la nuit, je n'ai aucune notion du temps ni de la distance, nous marchons lentement. Durant les deux courtes pauses, personne ne parle, chacun s'est encore un peu renfermé sur soi ; je m'hydrate et mange des fruits secs.

Le soleil commence à nous illuminer lorsque nous arrivons à « Independencia »,



un col exposé à tous les vents à 6 400 m. C'est un moment stratégique de l'ascension car il faut ici mettre ses crampons et très souvent les grimpeurs commencent à avoir froid ici. Je commence donc l'opération tout de suite. C'est délicat. On ne peut pas ajuster ses crampons avec une paire de moufles ; il faut les retirer. L'acier des crampons glace mes doigts, protégés par une fine paire de gants. Régulièrement, je réchauffe mes mains dans les poches de ma doudoune en serrant mes poings. D'ici, nous débutons une longue traversée dans des éboulis à flanc de la face nord. Il y a de nombreux névés à traverser mais la plupart du temps nous marchons sur les cailloux, ce qui est très difficile avec une paire de crampons. Je cherche sans arrêt mon équilibre. La traversée se termine au niveau de « la Cava », un renforcement dans une falaise. Le guide nous a indiqué cet endroit en nous promettant une pause là-bas. Mais cette « Cava » n'approche pas, elle reste toujours aussi lointaine. Voilà deux fois que le guide nous répète la même chose. Le sentier se redresse et devient de plus en plus raide, notre pas déjà très lent ralentit encore un peu plus. « La Cava » doit se trouver à 6 700 m d'altitude. Elle domine un éboulis très pentu qui se perd environ 1 500 m plus bas au niveau du camp 2 et se poursuit en descendant vers la vallée du camp de base de « Plaza de Mulas ».

De « la Cava », le sommet semble à portée de main ; mais il nous faudra encore 3h30 pour l'atteindre. Ici quatre de nos compagnons nous abandonnent. L'un a des vertiges et les trois autres ne se sentent pas mentalement et physiquement de poursuivre. Je les comprends, je suis moi-même dans une situation d'indécision. Je me sens assez de forces pour poursuivre jusqu'au sommet ; mais en aurai-je assez pour descendre dans ce dédale de rochers instables, de névés avec cette paire de crampons qui ne sont pas du tout adaptés pour marcher dans les pierres ? Je ne sais pas ? Sur les conseils du guide, nous laissons ici nos sacs à dos. Je suis léger avec seulement



un peu d'eau et des fruits secs dans mes poches. Le passage qui nous conduit au sommet s'appelle la « Canaletta ». Il est délicat, très raide. Tous les trois-quatre pas, je me repose une vingtaine de secondes pour reprendre mon souffle. Je n'ai aucun vertige ni mal de tête. Il y a seulement cette question qui me trotte dans la tête : « Seras-tu capable de descendre ici, en auras-tu la force sans faire un faux pas et tomber ? » Je poursuis lentement, tel un automate.

Pas après pas, mes crampons ripant, je m'appuie fortement sur mes bâtons pour m'équilibrer. Le sommet se rapproche lentement. Nous atteignons le haut de la « Canaletta » où il ne reste plus qu'une courte traversée pour atteindre le sommet. Nous reprenons tous notre souffle. Je ne veux pas m'asseoir, et reste appuyé sur mes bâtons. Heber nous crie : « Guys, it's the last effort. The summit is here. Follow me ». Je le suis, ainsi que Josef, un compagnon autrichien. Nous atteignons le sommet tous les trois à 14h00. Le temps est magnifique et le panorama sans limite. Nos deux compagnons arriveront une demi-heure plus tard avec l'assistant guide resté avec eux. Je profite de cette attente pour m'allonger un peu sans fermer les yeux qui ne demandent que cela. Je bois et mange un petit peu. Je suis au sommet, en effet, mais dans un état de fatigue important. Je suis

anxieux même très anxieux pour la descente. Quelques embrassades, photos de groupe et nous amorçons la descente.



Je me concentre à l'extrême, assurant le positionnement de chaque pas. Malgré toutes ces précautions, un écart se creuse entre moi et mes suivants. Je vais plus vite... Nous faisons donc de nombreuses pauses pour attendre les autres. Au bout d'une heure et demie, nous retrouvons la « Cava ». Je retrouve mon sac à dos et un thermos de thé ultra sucré que je bois lentement. Hormis Josef, nos deux compagnons sont couchés ; ils ne mangent rien ni ne boivent. Quelle joie pour moi lorsque le guide m'annonce que l'on peut retirer nos crampons. Je me déséquipe, retire ma doudoune, mes moufles et porte à la place deux vestes et une paire de gants plus agréables pour la marche. Je me sens mieux. Le passage clé qui me faisait du souci est derrière moi. Nous quittons donc la « Cava » et débutons en sens inverse la traversée ; mais nos deux compagnons retardataires du sommet ont de plus en plus de mal à garder leur équilibre et ne cessent de trébucher. Les guides doivent les prendre en charge et les aider. Alors que Josef et moi, nous nous sentons bien et voudrions descendre plus rapidement, il nous faut attendre les autres : nous sommes un groupe. Pour ma part, je n'ai plus d'eau ; j'ai fini ma dernière goutte au niveau de la « Cava ». Josef m'en prête un peu mais je n'ai qu'une envie, c'est de rejoindre le camp pour boire. La descente est lente. Lorsque nous arrivons en vue du camp, vers 6 300 m, les guides nous libèrent et nous permettent de poursuivre seuls alors qu'eux restent avec nos deux compagnons. J'atteins avec Josef le camp de « Colera » à 18h00, une heure avant les autres. Nous nous félicitons mutuellement et buvons la soupe qui nous est offerte avec des accolades de félicitations. Demain, nous redescendrons au camp de base de « Plaza de Mulas » et après-demain, nous effectuerons les 30 km pour rejoindre les portes du parc national de l'Aconcagua. On idéalise souvent ces moments au sommet alors que cela reste assez vague et un peu banal. Je ne sais trop quoi éprouver ; si ce n'est un peu de fierté, et surtout des regrets de quitter cet endroit splendide et les nombreuses personnes, dont les guides argentins, avec qui j'ai partagé cette magnifique aventure.